

# INFOSURR

## *Actualités du surréalisme et ses alentours*

N° 148, mars – avril 2020, 5 €



Catalina Chervin, sans titre, 1993 (cf. p.)

**INFOSURR**

**44, rue du faubourg Saint-Jean**

**45000 Orléans**

bulletin@infosurr.net

www.infosurr.net

Notices de Heribert Becker, António Cândido Franco, Ben Durant, Gérard Durozoi, Hervé Girardin, Laurens Vancrevel, Richard Walter.

N° ISSN : 1273-0882

*Sommaire du numéro :*

- 3 Simone Debout & André Breton
- 4 Paul Nougé
- 5 Isabel Meyrelles
- 6 *The Room (La Salle)*
- 7 Catalina Chervin
- 8 Mattias Forshage, Jacques Lacomblez
- 9-11 Recensement
- 12 Yves Elléouët

Illustrations : Catalina Chervin, p. 1 ; Simone Debout, p. 3 ; Isabel Meyrelles, p. 5.

Bulletin d'abonnement, p. 12.

## Catalina Chervin, *Atmósferas y Entropía*

[Atmosphère et Entropie]

6 mars – 3 mai 2020, Buenos Aires (Argentine), Museo de Arte Contemporáneo

C'est José Pierre qui, en 1992, nous a recommandé de faire participer la dessinatrice argentine Catalina Chervin, née en 1953 à Corrientes dans le nord-est de l'Argentine et vivant à Buenos Aires, à notre exposition panoramique *L'Amérique latine et le Surréalisme* (Musée de Bochum, Allemagne, 1993). Depuis, nous suivons de loin, mais avec intérêt, l'évolution de cette artiste prestigieuse qui a fait de nombreux séjours à New York et qui a exposé un peu partout dans le monde, dont plusieurs fois en Allemagne où la critique d'art l'a placée dans la tradition surréaliste.

On sait que le surréalisme, en tant que collectif organisé, a joué un certain rôle en Argentine : d'abord en 1928 déjà, grâce à l'activité d'Aldo Pellegrini, puis à partir de la fin des années 50, avec une vague surréaliste incluant des artistes comme, parmi d'autres, Juan Andralis, Roberto Aizemberg, Miguel Caride, Victor Chab et des poètes comme Enrique Molina, Carlos Latorre, Francisco Madariaga, Olga Orozco, Julio Llinás, etc. Phases assurait à l'époque la liaison entre Buenos Aires et Paris.

Catalina Chervin est trop jeune pour avoir eu des contacts étroits avec ce milieu, d'autant plus qu'à partir du début des années 70, d'affreuses dictatures militaires toute expression artistique libre dans les pays d'Amérique latine. Chervin se fraya donc plus ou moins seule son chemin d'artiste.

Il s'agit, chez elle, des dessins automatiques, du moins fort spontanés. Dans une première période de travail qui a attiré l'attention de critiques comme José Pierre, Chervin a créé, presque toujours en noir et blanc et utilisant de manière virtuose la plume à dessin, le crayon et le fusain, un monde étrange fortement mouvementé et constitué de centaines de milliers de traits délicats. Les dessins de cette période nous offrent des vues d'intérieurs de corps humains avec leurs circonvolutions cérébrales, leurs organes, leurs cellules, leurs artères, etc. Parfois on croit assister à des batailles acharnées entre créatures sans visages ni têtes qui grouillent comme dans une fourmilière. Ou vaudrait-il mieux rattacher ces tourbillons de formes aux « paysages intérieurs » de Matta ?

Vers la fin des années 1990, les dessins de Chervin deviennent moins complexes et moins dynamiques, plus abstraits aussi ; ils nous présentent des structures nuageuses, des stries, des remous d'eau, des réseaux très fins qui ressemblent parfois à des nids d'oiseau. Quelques années plus tard – les formats utilisés, autour de 80x60 cm ou vice versa, commencent à grandir -, nous nous trouvons en présence de surfaces plus compactes et épaisses, toujours faites d'innombrables traits minuscules, surfaces qui font penser à de rugueuses écorces d'arbre, à de vieux murs qui s'écaillent ou à des rochers qui s'effraient. Peu après, vers 2004, c'est l'abstraction presque totale. Les surfaces planes et apparemment inanimées, pourtant composées de milliers de particules minces n'évoquent plus rien de concret, tout au plus des traces de petits organismes : c'est la monotonie des grands déserts de sable. Il est alors peu étonnant que Chervin ait donné des titres comme *Sobre la oscuridad* [Sur l'obscurité] et *Sobre el apocalipsis* [Sur l'apocalypse] à deux séries de dessins réalisés dans les années 2004 à 2006.

Cette période de travail est suivie par une autre où apparaissent de nouveau des formes complexes et polymorphes et dont la structure semble être le résultat de profondes coupes transversales à travers un autre corps, celui de la terre, dévolant des masses et des objets hétéroclites assez mystérieux : débris de civilisations englouties ? Ruines d'édifices ? Flores putréfiées ? Quelques-uns de ces dessins, datant de 2014 et après, se présentent sous forme de diptyques de très grand format (200x300 cm, ce qui est très grand pour une œuvre graphique). L'exposition actuelle de Buenos Aires présente un beau choix de ces diptyques qui appartiennent à une série nommée « Street Art ». *De las pequeñas marcas* [Des petits repères] et *Efemérides* [Éphémérides]. À côté de ces travaux récents – et à tous égards impressionnants – on trouve au Museo de arte contemporáneo une grande sélection de dessins et de gravures datant des périodes antérieures de la vie créatrice de Catalina Chervin. Une sorte de rétrospective donc et de toute façon une très belle exposition – à en juger de si lion.

Heribert Becker, *INFOSURR*, n° 148, mars – avril 2020

## Catalina Chervin, *Atmósferas y Entropía*

[Atmosphären und Entropie], 6. März – 3. Mai 2020,  
Buenos Aires (Argentinien), Museo de Arte Contemporáneo

Es war José Pierre, der uns 1992 empfahl, die argentinische Illustratorin Catalina Chervín, geboren 1953 in Corrientes im Nordosten Argentiniens und wohnhaft in Buenos Aires, in unsere Panoramaausstellung »Lateinamerika und Surrealismus« (Museum Bochum, 1993) aufzunehmen. Seitdem haben wir die Entwicklung dieser renommierten Künstlerin aus der Ferne, aber mit großem Interesse verfolgt. Sie unternahm zahlreiche Reisen nach New York und stellte weltweit aus, darunter mehrfach in Deutschland, wo sie von Kunstkritikern der surrealistischen Tradition zugeordnet wurde.

Wir wissen, dass der Surrealismus als organisierte Bewegung in Argentinien eine gewisse Rolle spielte: zunächst bereits 1928 dank der Arbeit von Aldo Pellegrini und dann ab den späten 1950er Jahren mit einer surrealistischen Welle, zu der Künstler wie Juan Andralis, Roberto Aizemberg, Miguel Caride, Victor Chab und Dichter wie Enrique Molina, Carlos Latorre, Francisco Madariaga, Olga Orozco, Julio Llinás und andere gehörten. Die Zeitschrift »Phases« fungierte damals als Bindeglied zwischen Buenos Aires und Paris.

Catalina Chervin war zu jung, um engen Kontakt zu diesem Milieu gehabt zu haben, zumal ab den frühen 1970er Jahren brutale Militärdiktaturen jegliche freie künstlerische Meinungsäußerung in Lateinamerika unterdrückten. Chervin ging daher als Künstlerin weitgehend ihren eigenen Weg.

Ihr Werk besteht aus automatischen oder zumindest sehr spontanen Zeichnungen. In einer frühen Schaffensphase, die die Aufmerksamkeit von Kritikern wie José Pierre auf sich zog, schuf Chervin, fast ausschließlich in Schwarz-Weiß und mit virtuoser Technik von Feder, Bleistift und Kohle, eine seltsame, ungemein lebendige Welt aus Hunderttausenden feiner Linien. Die Zeichnungen dieser Zeit gewähren uns Einblicke in das Innere des menschlichen Körpers mit seinen Hirnwindungen, Organen, Zellen, Arterien und vielem mehr. Manchmal meint man, Zeuge heftiger Kämpfe zwischen gesichtslosen, kopflosen Wesen zu werden, die wie Ameisen in einem Ameisenhaufen wimmeln. Oder wäre es treffender, diese wirbelnden Formen mit Mattas »inneren Landschaften« in Verbindung zu bringen?

Gegen Ende der 1990er-Jahre wurden Chervins Zeichnungen weniger komplex und weniger dynamisch, zugleich aber abstrakter. Sie zeigen wolkenartige Strukturen, Streifen, Wasserwellen und feinste Netzwerke, die mitunter an Vogelnester erinnern. Einige Jahre später – als die verwendeten Formate, etwa 80 x 60 cm, größer wurden – sahen wir uns mit kompakteren und dickeren Oberflächen konfrontiert, die immer noch aus unzähligen winzigen Linien bestanden und an raue Baumrinde, abblätternde alte Mauern oder zerklüftete Felsen erinnerten. Kurz darauf, um 2004, trat fast vollständige Abstraktion ein. Die flachen und scheinbar leblosen Oberflächen, obwohl aus Tausenden dünner Partikel zusammengesetzt, evozierten nichts Konkretes mehr, höchstens Spuren kleiner Organismen: Es war die Monotonie riesiger Sandwüsten. Es überrascht daher nicht, dass Chervín zwei zwischen 2004 und 2006 entstandenen Zeichnungsserien Titel wie *Sobre la oscuridad* [Über die Dunkelheit] und *Sobre el apocalipsis* [Über die Apokalypse] gab.

Im Anschluss daran folgte eine weitere Schaffensperiode, in der erneut komplexe und vielgestaltige Formen auftauchten. Ihre Struktur scheint das Ergebnis tiefer Querschnitte durch einen anderen Körper zu sein, den der Erde, die geheimnisvolle, heterogene Massen und Objekte offenbaren: Überreste versunkener Zivilisationen? Ruinen von Gebäuden? Verwusste Pflanzen? Einige dieser Zeichnungen, die ab 2014 entstanden sind, werden als großformatige Diptychen (200 x 300 cm, was für eine Grafik sehr groß ist) präsentiert. Die aktuelle Ausstellung in Buenos Aires zeigt eine erlesene Auswahl dieser Diptychen aus der *Serie Street Art. Kleine Wahrzeichen und Ephemeriden*. Neben diesen neueren – und in jeder Hinsicht beeindruckenden – Werken beherbergt das Museo de Arte Contemporáneo eine große Auswahl an Zeichnungen und Stichen aus früheren Schaffensperioden Catalina Chervins. Eine Art Retrospektive also, und in jedem Fall eine sehr gelungene Ausstellung – angesichts der Vielzahl der gezeigten Werke.

Heribert Becker für INFOSURR, n° 148, März – April 2020 (a.d. Französischen)